

**COLLOQUE ABBAYE DE FONTFROIDE**  
**Vendredi 26 septembre 2008**

**« Gustave Fayet collectionneur »**

Présentation de Roseline BACOU  
Inspectrice générale honoraire des musées de France  
Petite fille de Gustave Fayet

Il se trouve que la vie de Gustave Fayet, peintre, collectionneur, amoureux de belles demeures, lié d'amitié avec des artistes, des musiciens, des écrivains de son temps, n'est pas simplement l'histoire d'une aventure personnelle, elle s'inscrit dans un mouvement plus large, celui, après un long sommeil, d'une renaissance intellectuelle et artistique du Languedoc, dont Béziers peut être regardé comme le centre.

Béziers qui connaît une remarquable prospérité, crée une célèbre Société archéologique, un Théâtre, des Musées, s'entoure de châteaux dont on a souri et que maintenant, on étudie, reçoit David d'Angers et Mistral, Saint-Saëns et Fauré, accueille des concerts d'avant-garde de la Chambre musicale et des spectacles lyriques aux Arènes qui annoncent ceux d'Orange et d'Aix,

Béziers, qui exposera quelques-unes des toiles les plus audacieuses de l'époque, grâce à Gustave Fayet qui participe à ce mouvement et, sur bien des points, en est l'initiateur.

Car c'est à Béziers que naît Gustave Fayet en 1865. Dans la famille Fayet, on mettait son orgueil à bien cultiver ses propriétés, mais, depuis deux générations, la peinture était le roman de l'existence. Le grand-père de Gustave, Antoine Fayet, dessinait et peignait ; il avait épousé Gabrielle Azaïs, la fille de ce Jacques Azaïs que nous vénérons, car il fut en 1834 le fondateur de cette société archéologique toujours aussi brillante aujourd'hui. Les deux fils d'Antoine, Léon et Gabriel, oncle et père de Gustave, étaient peintres. Admirateurs de Corot et de Daubigny. Ils étaient avant tout paysagistes, exécutant sur le motif des esquisses d'une très grande sensibilité, qu'ils traitaient ensuite à l'atelier sur des toiles parfois de très grandes dimensions présentées aux expositions de Narbonne, Montpellier ou Marseille ; en 1865, les deux frères Fayet sont admis au Salon à Paris, où ils exposèrent jusqu'en 1870.

À Béziers, Gabriel Fayet avait aménagé dans son hôtel particulier, rue du Capus (devenu aujourd'hui le Musée Fayet), de grands et beaux ateliers dont les murs se couvraient des tableaux des deux frères mais aussi de faïences et d'objets d'art. L'automne venu, les ateliers se transformaient, le soir, en salle de musique, parfois en lieu de réunion pour le Comité du Musée des Beaux-Arts, créé en 1859, puis, à partir de 1871 pour la Société des Beaux-arts chargée d'organiser à Béziers une exposition annuelle.

C'est dans ce milieu de bourgeoisie aisée et cultivée, très attachée à sa province, que grandit Gustave Fayet. Dès l'enfance, il apprend naturellement à dessiner, à peindre, à jouer de la musique. Il présente ses premiers paysages aux expositions régionales à partir de 1889. Mais, en peu d'années, sa réputation comme peintre l'emporte sur celle de son père et de son oncle. En 1893, date de son mariage avec Madeleine d'Andoque, il s'installe au château de Védilhan dans l'Aude, demeure que son père a fait bâtir et entourer d'un parc à l'anglaise.

Mais Gustave Fayet passe une grande partie de l'année à Béziers, où il s'occupe du Musée, adjoint au conservateur, le peintre Charles Labor et il anime la nouvelle Chambre musicale qu'il oriente résolument vers la musique contemporaine. A partir de 1895, il exécute avec son ami Louis Paul de superbes céramiques (qui mériteraient à elles seules, une exposition et une publication) ; ces céramiques seront plus tard exposées à Béziers en 1898, et plus tard, à Paris, dans la célèbre Galerie Bing, sanctuaire de la céramique d'avant-garde.



Dans ces premières toiles (*Portrait d'un jeune garçon*, dans une palette très raffinée de beige et de gris assourdis, - ou dans la *Vue des allées Paul Riquet à Béziers, le soir*) l'écart se creuse entre les œuvres de la génération précédente et les tendances d'un jeune peintre qui n'a pas encore découvert les hardiesses de la peinture moderne, mais tente par lui-même de rompre avec toutes les conventions.

L'année 1899 marque un tournant décisif dans son existence. Son père Gabriel meurt en janvier, laissant à son fils unique l'ensemble des propriétés viticoles qu'il va gérer avec le plus grand soin. Ses papiers personnels, et surtout ses carnets, en témoignent, dans lesquels sont notés, à côté de ses achats d'œuvres d'art, les moindres détails de la gestion des vignes.

En décembre 1999, il achète pour 20 000 francs quarante toiles et dessins appartenant à un négociant de vins, habitant Boujan sur Libron, Armand Cabrol qui est un amateur de peinture moderne. Dans cet ensemble, se trouvent deux Renoir, deux Pissaro, un Monet, un Sisley, deux Monticelli, un Seurat... Certaines de ces peintures constitueront le noyau de la collection Fayet, mais la plupart lui serviront d'échange auprès des marchands parisiens.

Car Fayet, qui n'avait connu de Paris que les Salons officiels visités avec son père, a découvert un autre Paris, celui des galeries d'avant-garde et des expositions de peinture moderne. Il a un bon guide dans la personne de son ami, Maurice Fabre, languedocien de Gasparets dans l'Aude, son aîné de quatre ans qu'il a connu à Sorèze où ils ont été élevés tous les deux. Fabre habite à Paris une partie de l'année, et depuis 1886 il est très lié avec Redon et les artistes qui se retrouvent autour de Redon. Fabre collectionne avec des moyens financiers limités, mais un goût impeccable : il a dans sa collection des œuvres de Van Gogh, de Degas et de Cézanne.

Fayet se lie à Paris avec un autre languedocien, le peintre Daniel de Monfreid, qui lui fait découvrir dans son atelier de la rue Liancourt, les œuvres que son ami Paul Gauguin

lui envoie de Tahiti. L'impression ressentie devant les peintures que Fayet découvre chez Fabre, chez Monfreid, dans les galeries d'avant-garde, est si forte, la secousse si violente, que Fayet cessera lui-même de peindre, décidé désormais à acquérir les œuvres de ces artistes encore discutés et s'en faire le défenseur.

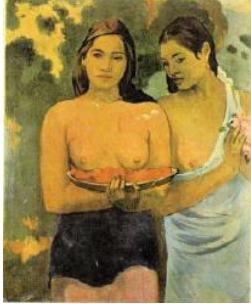
Devant le très beau *Portrait de sa femme, tenant dans ses bras leur fille Yseult*, exécuté en 1901, on peut regretter que Fayet ait abandonné à ce moment là la peinture à l'huile, car il y a dans cette grande toile une ampleur et une maîtrise assez remarquables. Dans un paysage contemporain, *Les Arbres rouges*, on peut mesurer la hardiesse et l'éclat des coloris. Homme du Sud, nature chaleureuse, Gustave Fayet est épris de couleurs : il le démontre dans ses propres œuvres comme dans les œuvres qu'il commence à collectionner. Mais si Fayet, dans les années 1901-1902, abandonne la peinture à l'huile, il exécutera toute sa vie dessins, aquarelles et pastels qu'il n'exposera plus avant 1920. Dans un très intéressant *Autoportrait* qu'il ne terminera pas, nous découvrons l'aspect physique de Gustave Fayet à 36 ans (1901) ; Quelques années plus tard, son ami André Suares le décrira ainsi :



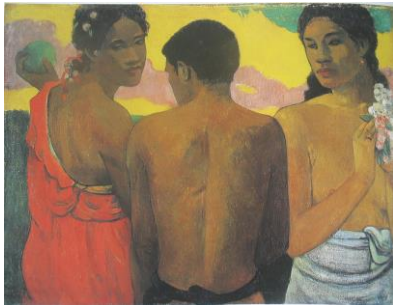
"C'était un grand homme, fort, quand il avançait, la tête en arrière, la poitrine au vent, il semblait un navire de haut bord." Cet *Autoportrait* est avant tout le portrait d'un collectionneur entouré de ses premières acquisitions : on reconnaît à gauche trois Cézanne, à droite un Gauguin (on découvre avec émotion le détail du célèbre tableau de Gauguin, *Les deux tahitiennes*).

Si les collectionneurs des Impressionnistes ont été, pour la plupart, des parisiens, c'est en province, loin de la capitale, que l'œuvre de Gauguin trouvera, avant 1903 - date de sa mort- ses plus clairvoyants amateurs : à Béziers avec Gustave Fayet qui, en 1906, possédera plus de soixante dix Gauguin ou à Bordeaux avec Gabriel Frizeau qui acquit, du vivant même de l'artiste, le grand panneau « *D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous* » qui est la gloire du Museum of Fine Arts de Boston. En 1894, Fayet avait aperçu Gauguin, accompagné d'Anna la Javanaise : « Un jour, dans l'un des salons de l'ancien palais des Champs-Élysées, dit Fayet, je m'arrêtai net à la vue de deux êtres aussi magnifiques qu'étranges : l'homme était grand, le masque énergique et superbe, le regard dur ; à ses côtés, une négresse de grande allure, sculpturale, vêtue d'une robe jaune canari. Je m'informai. C'est Gauguin, me répondit-il, un homme qui cherche à se faire remarquer, et qui n'a aucun talent. »

En octobre 1900, trois ans avant la mort de Gauguin, Fayet choisit dans le grenier de Monfreid deux toiles de Gauguin, qui sont (et pour toujours) des chefs-d'œuvre. *Les deux tahitiennes* sont aujourd'hui au Metropolitan Museum of Art de New-York : monumentales, nobles comme des figures de Puvis de Chavannes (que Gauguin a beaucoup regardées), elles composent dans un rythme savant de lignes et de couleurs, l'une des plus belles et des plus éternelles images qu'artiste n'ait jamais conçues.



C'est à la National Gallery d'Edimbourg que l'on peut admirer *Les Trois Tahitiens* ; c'est à tort que le titre de *Conversation* a été donné à cette toile ; le silence règne ici, - ces êtres jeunes et beaux n'ont pas besoin de paroles, ils rayonnent d'une présence silencieuse, sensuelle et sereine.



Le 26 octobre 1900, Fayet adresse sa première lettre à Gauguin en lui envoyant le chèque de 1.200 francs demandés par Monfreid (pour les deux tableaux) ; le 1<sup>er</sup> décembre, Monfreid entretient Gauguin de Fayet : "Vos deux toiles, il sait les apprécier à leur vraie valeur, font admirablement bien dans sa collection entre un magnifique Cézanne et un Degas...Fayet fera certainement beaucoup pour votre réputation, non seulement à Béziers, mais à Paris". Rappelons l'extrême solitude de Gauguin vers 1900, on peut dire que Fayet sera son seul et dernier amateur.

En 1900, à la mort de Charles Labor, Fayet est nommé Conservateur du musée de Béziers qu'il va réorganiser et installer dans l'hôtel Fabregat à Béziers. Mais surtout, la Société des Beaux-Arts charge Fayet d'organiser l'exposition de 1901. Cette exposition de 1901 sera conçue par Fayet comme un manifeste. N'hésitons pas à le dire, l'exposition de 1901 à Béziers marque une date dans l'histoire de l'art à l'aube du XX<sup>ème</sup> siècle. La superbe préface au catalogue, par Maurice Fabre, donne le ton : « Paris, cette année, a trois salons. Béziers aura le sien, et par le choix des artistes, par la qualité des œuvres exposées, il peut rivaliser avec ceux de la capitale. Il suffit de citer quelques noms, continue Fabre, O. Redon, Degas, Renoir, Cézanne, Pissaro, Gauguin et Rodin. On voit, continue Fabre, que la Société des Beaux-Arts n'a pas fait appel aux célébrités parisiennes. C'est son originalité, son intérêt, et je n'hésite pas à le dire, sa gloire ».

A côté des artistes cités par Fabre, citons Maurice Denis, Roussel, Albert André, Lautrec, Jacques Villon, et – surprise ! - au n° 90 : « M. Picasso, Espagne, *Femme au bord de la mer* ». Quelques semaines plus tard, Fabre annonçait à Fayet l'ouverture chez Vollard de la première exposition Picasso : « Si la facilité et la virtuosité ne le perdaient pas, il pourra faire quelque chose. Il a du tempérament. »

Fayet avait soutenu l'exposition par quatre récents achats : *La nature morte au comptoir* de Cézanne, *Mme Choquet lisant* de Renoir, *La femme à sa toilette* de Degas, et la première épreuve en bronze de *La Terre* de Gauguin.

Quatre peintures de Gauguin ont été présentées à l'exposition, ainsi qu'une sculpture qui était déjà en dépôt chez Fayet, *Oviri*.



Ainsi, l'œuvre la plus forte et la plus mystérieuse de Gauguin sculpteur et quatre de ses toiles les plus significatives étaient - du vivant de l'artiste - exposées non à Paris, mais dans une ville de province très éloignée de la capitale et l'artisan de cet hommage rendu à l'exilé de Tahiti était Fayet. *Oviri*, la « femme monstre », à l'énorme tête sur un corps d'enfant difforme, la sauvage à la chevelure de tempête, celle que son créateur appelait *La Tueuse*, est sans doute l'œuvre où Gauguin a exprimé avec le plus de force son primitivisme combattant, contraignant le spectateur à pénétrer dans un domaine inconnu, où les notions traditionnelles de goût et de beauté s'effacent. La présence de cette extraordinaire effigie dans les ateliers des Fayet, rue du Capus, au milieu des paysages de Léon et de Gabriel, constitue l'une de ces rencontres étonnantes, dont la vie réelle a très souvent le secret.

En décembre 1900, Monfreid avait écrit à Gauguin : « Fayet aurait grand désir de posséder une de vos céramiques ou une de vos sculptures. Ne pourriez-vous pas exécuter là-bas quelque beau bois sculpté et le lui envoyer ? ». Gauguin qui, grâce aux 1.200 Francs de Fayet, a pu faire un séjour à l'hôpital pour rétablir une santé délabrée, va envoyer à Fayet les deux grands panneaux exécutés pour lui, *La Guerre* et *La Paix*, qui sont les plus importantes sculptures sur bois qu'il réalisa. Les panneaux voyageront de Tahiti à Béziers, via Marseille, portant au verso cette indication au pinceau : « De M. Gauguin à Tahiti, à M. Fayet à Béziers ». Ce sera l'une des dernières œuvres exécutées à Tahiti avant son installation aux Îles Marquises en septembre 1901.



Le 1<sup>er</sup> novembre 1901, Fayet écrit à Gauguin : « Merci mille fois d'avoir bien voulu me réserver ces deux splendides morceaux de sculpture. Je vais leur donner une place d'honneur dans ma collection. Depuis l'année dernière, elle s'est accrue considérablement et je réunirai toutes vos œuvres dans un même panneau, une sorte de chapelle ».

C'est seulement avec Gauguin et avec Redon que s'établiront avec Fayet des rapports qui ne soient pas simplement d'admiration, mais qui soient d'amitié chaleureuse ; dans la jeune génération, c'est avec Matisse qu'apparaîtront de tels rapports.

Gauguin remercie en mars 1902 du règlement, bien reçu, des sculptures, et envoie comme présents deux dessins, « deux croquis sans valeur, dit-il. Ce n'est pas un cadeau, tout au plus une attention ». Sur l'un de ces dessins, il avait inscrit : « A Monsieur Fayet, amicalement, ceci ». C'étaient les célèbres dessins double-face, dont Gauguin expliquera la technique et que désormais, Fayet va collectionner avec passion. Ces dessins ont été exécutés au crayon bleu (visible au verso) sur un support de bois lavé de brun (recto). Citons parmi les dessins double-face de la collection Fayet : *La fuite*, inspiré directement des bas-reliefs antiques, et *Femme et enfant avec des bœufs* d'une construction rigoureuse, à la fois monumentale et poétique.



A Béziers, Fayet dédie la seconde Exposition annuelle à Monticelli, artiste cher aux Fayet des deux générations, souvent rencontré par Gabriel Fayet sur le terrain - Monticelli, mort en 1886, que la critique dédaigna, mais que Van Gogh voulait égaler. Trente œuvres de Monticelli sont exposées à Béziers - Fayet en possédera plus de cinquante. La récente exposition de la Vieille Charité à Marseille : *Van Gogh et Monticelli* souligne le fait que Van Gogh avait l'ambition d'égaliser Monticelli : d'un de ses tableaux qu'il aime particulièrement, il peut écrire à son frère : « Tu pourras mettre cette toile à côté des paysages de Monticelli ». D'une certaine façon, pour un peintre comme Fayet, Monticelli a été la passerelle qui lui a servi à aller jusqu'à Van Gogh.

Fayet écrit à Gauguin : « Nous avons mis en avant cette année le nom de Monticelli. Si rien ne nous en empêche, c'est le vôtre que nous mettrons en avant l'année prochaine. Je compte bien pouvoir réunir cinquante de vos œuvres. Nous vous consacrerons tout un côté de notre salle et nous chargerons Monfreid d'écrire la préface au catalogue ». Gauguin s'enthousiasme et dresse la liste des œuvres qu'il juge essentielles - en premier lieu : « la grande toile qui est à Bordeaux », c'est-à-dire « D'où venons-nous ? » qui est chez Gabriel Frizeau depuis l'automne 1901. Et Gauguin d'annoncer qu'il sera peut-être de retour en France, et même à Béziers, pour cette exposition : « J'irai alors m'installer de votre côté, dans le Midi, quitte à aller en Espagne pour chercher quelques éléments nouveaux ». Malheureusement le projet d'Exposition Gauguin à Béziers doit être remis à cause de la crise viticole qui commence à sévir : « Je suis assez content que pour l'exposition de Béziers vous ayez reculé l'époque, écrit Gauguin ; en ce qui me concerne, c'est en effet plus prudent. » Son état physique s'est considérablement aggravé, et sa situation dans l'île où il a provoqué les pouvoirs politique et religieux, est devenue difficile.

En avril 1903, c'est un appel désespéré qu'il va lancer à Monfreid et à Fayet : « C'est ma ruine, c'est la destruction complète de ma santé. À cause de ce procès, toute mon ancienne énergie s'en va jour après jour ». Il annonce qu'il envoie trois toiles à Fayet : « Voulez-vous dire à Monsieur Fayet qu'il s'agit là de me sauver. Si les tableaux ne lui conviennent pas, qu'il en prenne d'autres chez vous ou qu'il me prête 1.500 Francs avec toutes les garanties qu'il voudra. Faites donc au plus vite. Dites bien à Monsieur Fayet que je lui en aurai une reconnaissance éternelle ». En post-scriptum : « toutes ces préoccupations me tuent ». C'est la dernière lettre qu'écrira Gauguin, en avril 1903 ; le 8 mai on le trouvera mort dans sa case.

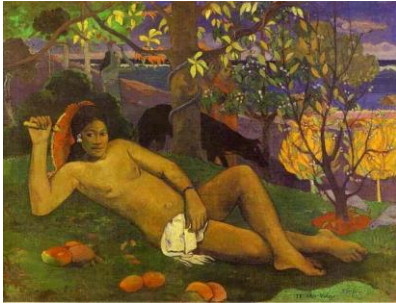
Dès que Monfreid reçoit cette lettre dont il ignore naturellement qu'elle est l'ultime message de son ami, il prévient Fayet, qui envoie d'urgence la somme de 1.500 Francs, qui n'arrivera que plusieurs semaines après la mort de Gauguin.

Début août 1903, Fayet, qui ignore encore la mort de Gauguin, se rend chez Monfreid à Saint-Clément ; il propose d'acheter trois importantes toiles et d'en envoyer le montant à l'artiste. Le 14 août 1903, Monfreid annonce à Gauguin l'achat par Fayet de trois grandes toiles : « J'estime que Fayet est l'homme qui vous apprécie le plus sainement comme artiste. Il ne s'emballa pas mais il approfondit vos œuvres très durement avec une conviction solide, intime et raisonnée. Je crois que plus tard ou même d'ici peu, ce sera l'un des meilleurs appuis de votre renommée. » Le 23 août arrive la nouvelle de la mort de Gauguin survenue près de quatre mois auparavant ; Monfreid se jette sur le téléphone et prévient Fayet qui lui répond aussitôt : « Je suis ahuri de la nouvelle que vous venez de m'apprendre, nous qui parlions tant de Gauguin, de sa prochaine arrivée, combien cette mort m'attriste. Pour nous, peu importe qu'un jour ses œuvres valent 50 centimes ou 100.000 Francs, elles sont belles et cela nous suffit ».

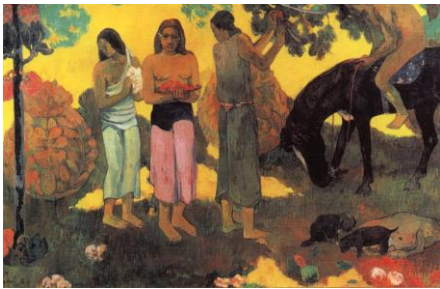
Pendant les deux années suivantes, Fayet va avec passion rechercher les œuvres qui jalonnent la carrière de Gauguin, en Bretagne, à Paris, ou à Tahiti. Il y a tout d'abord les trois toiles choisies début août avant la mort de Gauguin : ce sont des chefs-d'œuvre absolus.

Il y a d'abord *La femme au Mango* de 1896, aujourd'hui à l'Ermitage, que Gauguin décrivait ainsi à Monfreid : « Je viens de faire une toile de 130 x 1m que je crois encore meilleure que tout auparavant. Une reine nue couchée sur un tapis vert. Je crois qu'en couleur je n'ai jamais fait une chose d'aussi grande sonorité grave ».

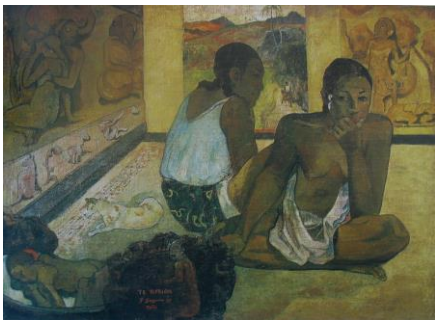




C'est aussi à l'Ermitage qu'on peut admirer *Rupe Rupe*, ou *La cueillette des fruits* de 1899, Toile d'aussi grandes dimensions (1m28 x 2m) où sur un fond jaune de chrome, un cavalier qui se dirige vers Trois femmes debout sous les arbres.



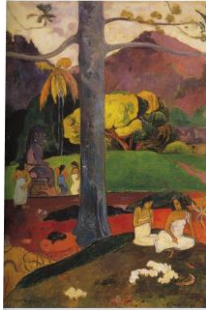
Le troisième est aussi célèbre, *Te Rerira* ou *La Case* de 1897, conservée à l'Institut Courtauld de Londres :



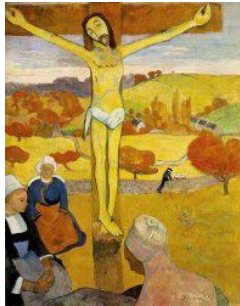
à l'intérieur de la case de Gauguin ; aux parois couvertes de décorations sculptées, deux femmes avec un enfant : « Tout est rêve dans cette toile, écrit Gauguin. Est-ce l'enfant ? Est-ce la mère ? Est-ce le cavalier dans le sentier ? Ou bien encore et surtout le rêve du peintre ? ».

Il est impossible de suivre toutes les acquisitions de Fayet dans l'œuvre de Gauguin, dans les années 1903-1905. Citons parmi les plus célèbres, l'un des plus beaux paysages *Matamua* de 1892 ; et la superbe *Nature morte* conservée au musée Pouchkine à Moscou, *Nature morte aux oiseaux exotiques* de 1902, avec, au fond, la sculpture de Gauguin *L'Idole à la perle* qui a appartenu à Monfreid.





Il faut souligner dans la politique d'acquisition de Fayet, le souci d'équilibrer la période tahitienne avec des œuvres bretonnes. En premier lieu, il faut citer le célèbre *Christ jaune* de 1889, œuvre manifeste du synthétisme, achetée directement par Fayet en mai 1904 à Émile Schuffenecker, aujourd'hui à Buffalo.



Comment la France, après la mort de Fayet en 1925, a-t-elle pu laisser sortir de France cette œuvre-clef qui annonce directement toutes les aventures picturales du Synthétisme et du Fauvisme ?

C'est aussi à Schuffenecker que Fayet achète *Le champ de pommes de terre*, exécutée en 1890 au Pouldu, superbe composition aux plans successifs fortement indiqués, dont l'architecture puissante aura une influence décisive, non seulement sur les peintres directement inspirés par Gauguin comme Emile Bernard, comme Meyer de Haan, Filiger, mais aussi sur les Nabis, et au-delà, sur Balthus. La toile est conservée à la National Gallery de Washington.



Fayet possédera la totalité des estampes de Gauguin, depuis les zincographies sur papier jaune de Bretagne, jusqu'aux magnifiques bois gravés tahitiens. Il recherchera, bien sûr, la céramique de l'artiste, en tout une quinzaine dont *La Grande Jardinière à la Bergère Bretonne*, ou l'exquis *Petit Pot de Jeanne Schuffenecker*, fille de son ami Emile.

Début 1905, Gustave Fayet décide de s'installer à Paris. L'activité de la Chambre musicale s'arrête et son ami Louis Paul lui succède comme Conservateur du Musée. Hélas ! Le Conseil d'administration de la municipalité de Béziers n'avait pas encouragé

les propositions d'acquisition d'œuvres modernes présentées par Fayet. On peut le regretter.

A Paris, Fayet accroche les œuvres de sa collection sur les murs de son hôtel particulier, 51, rue de Bellechasse, dans le 7<sup>ème</sup> arrondissement. A été récemment retrouvé une belle et importante photographie de l'un des panneaux de l'hôtel, témoignage de l'accrochage par Fayet des œuvres de sa collection. Bientôt cette demeure devient un lieu de visite obligatoire, certes pour les admirateurs de Gauguin, mais aussi pour les amis peintres comme Redon, Bonnard, Vuillard ou Maurice Denis- par les amateurs comme le Comte Kessler, les russes Tchoukine et Morosov, les Rouart bien sûr, les Fontaine, Olivier Sainsère, Pacquement, et parmi les premiers le prince Alexandre de Wagram- des écrivains comme Jacques Rivière ou Alphonse de Chateaubriand qui écrira à Romain Rolland : « Pour moi, Gauguin est le plus grand homme de la pléiade moderne et, nulle part, il est aussi beau, aussi magnifique, aussi intense que dans la collection Fayet. »



Gustave Fayet qui reçoit rue de Bellechasse Mette Gauguin, a la chance d'acquérir avant le Salon d'Automne de 1906 qui prépare la rétrospective Gauguin, deux des plus célèbres *Autoportraits* de Gauguin : *l'Autoportrait de la période bretonne*, dédié à *l'ami Carrière*, acquis le 9 janvier 1906 à la vente Carrière, conservé aujourd'hui à la National Gallery de Washington- et *L'Autoportrait à la palette*, dédié à *Charles Morice de son ami Paul Gauguin*, exécuté à Paris pendant l'hiver 1894, proposé par Morice lui-même à Fayet. La provenance de ces autoportraits est éblouissante.



On a souvent souligné l'importance historique de cette rétrospective Gauguin au salon de 1906, où une salle entière est consacrée aux Gauguin de la collection Fayet. On sait avec quel regard un Matisse, un Derain, un Picasso ont étudié les œuvres exposées et il est bien établi, par exemple, que la découverte d'*Oviri*- la statuette en grès appartenant à Fayet- a joué un rôle décisif dans le primitivisme barbare et raffiné des *Demoiselles d'Avignon* de Picasso. Mais ce serait une erreur que de croire que cette consécration a été unanime : « Artiste bizarre et déséquilibré, lit-on dans *La Gazette de France*, dont la vie fut plus curieuse que l'œuvre, car après avoir conquis une sorte de célébrité à Montmartre, il s'exila en Océanie, épousa une polynésienne et mourut de la peste ». D'une plume autorisée comme celle d'Arsène Alexandre dans *Le Figaro* : « L'exposition Gauguin est considérable en nombre, elle offre le charme d'une jolie

nature et la tristesse d'une destinée manquée. Nous ne croyons pas à la durée de cette peinture frêle, malade, dont d'ailleurs la fraîcheur originale des couleurs s'est déjà évanouie... ». Péladan, dans la *Revue Hebdomadaire* : « Ses études de Bretagne ne présentent aucun intérêt. Il n'existe que comme peintre tahitien. Sous ce rapport, on ne doit pas lui contester, malgré la puissance d'exécution évidente, un mérite véritable dans les figures de femmes. Il a noté des expressions bizarres à demi-animales d'une sincérité imprévue et exprime dans les pieds et dans les mains la transition du primate à l'homme ». On croit rêver !

Gauguin, certes, est l'artiste le mieux représenté dans la collection Fayet, mais cette collection ne se limitait à ses œuvres : Van Gogh était bien là, sur les murs de la rue de Bellechasse avec huit pièces et non des moindres. Fayet partageait avec son ami Fabre (qui posséda dix Van Gogh) l'admiration pour le peintre encore si décrié ; ils proclamaient tous deux « la royauté de cette peinture » et lors de l'Exposition Van Gogh en 1901 chez Bernheim, Fabre écrivait : « Les murs de Bernheim éclatent comme une fanfare ».

Parmi les toiles de Van Gogh possédées par Fayet, citons *Le jardin public à Arles* d'octobre 1888, que Van Gogh décrivait à son frère Théo le 13 octobre : « Suppose maintenant un sapin bleu, immense et tendant des branches horizontales sur une pelouse verte et de sable tacheté de lumière et d'ombre, géraniums orange dans les fonds, sous les branches noires, deux figures d'amoureux qui se trouvent à l'ombre du grand arbre ».



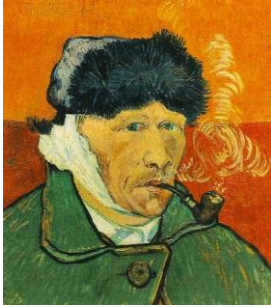
Le tableau a ensuite appartenu à Jacob Goldschmidt à Berlin ; lors de la vente Goldschmidt chez Sotheby's à Londres le 15 octobre 1958, qui dispersait sept tableaux. (la vente la plus fracassante et la plus brève de l'après-guerre), *Le Jardin Public* fut payé 132.000 livres beaucoup plus que la *Rue Monnier* de Monet, presque le double de *la Pensée* de Renoir.

Arrêtons-nous sur ce chef d'œuvre que sont *Les paveurs à Saint-Rémy*, de décembre 1889, conservé au musée de Cleveland décrit en détail par Van Gogh à son frère Théo ; la toile, superbe, importante, appartenait à Émile Schuffenecker quand elle fut acquise par Fayet.



Et c'est aussi à Schuffenecker que Fayet acheta l'une des pièces majeures non seulement de sa collection, mais de la peinture européenne de la seconde moitié du

XIX<sup>ème</sup> siècle : *L'autoportrait à l'oreille coupée* ou *L'Homme à la pipe*, exécutée à la mi-janvier 1889, quelques jours après avoir quitté l'hôpital d'Arles. C'est en février 1902 que Fayet, rendant visite à Emile Schuffenecker, 4 rue Paturle à Paris, vit pour la première fois cette œuvre. La Toile, qui venait d'être exposée à la Sécession de Berlin en 1901, produisit chez Fayet une impression profonde et définitive.



Dès son retour à Béziers début mars, Fayet écrit à Schuffenecker en lui proposant l'achat, le 6 mars, réponse de Schuffenecker qui tergiverse ; alors, Fayet décide de brusquer les choses et envoie le télégramme suivant : « Pars vendredi pour la Grèce. Un mois. Vous offre 3.000 de l'homme à la pipe de Van Gogh. FAYET ». Le jour même, arriva l'acceptation de Schuffenecker ; nouveau télégramme de Fayet le lendemain : « Ci-inclus 3.000 francs prix convenu pour le Tableau de Van Gogh. *L'Homme à la pipe*. Expédiez tableau grande vitesse à domicile ». Le voyage en Grèce tourna court, le bateau s'échoua. Au retour de Fayet à Béziers, l'attendait la caisse contenant *L'Homme à la pipe* et une très belle lettre de Schuffenecker: « Mon pauvre *Homme à la pipe* se trouvera chez vous en bonne compagnie, et dans les mains d'un homme qui l'aimera, ce qui me console un peu. Je vous le recommande bien, c'est quelque chose de moi-même dont je me sépare ». Car, tel est en effet l'extrême pouvoir de ce portrait, qui fait naître chez ses propriétaires successifs- trois ou quatre seulement depuis un siècle- certes l'admiration pour un chef d'œuvre, mais aussi un sentiment particulier où entrent, dans une complicité silencieuse, compréhension profonde et attachement fraternel. Le Tableau ne quitta pas la chambre de Gustave Fayet rue de Bellechasse, puis dans sa maison d'Igny.

Dès 1901, Fayet achète à Julien Leclerc *Le Jardin de Daubigny à Auvers sur Oise*. Œuvre particulièrement émouvante car elle date de juillet 1890, peu de jours avant le suicide de Van Gogh. Fayet ira à Auvers retrouver cette maison où Daubigny avait habité, et le jardin où Van Gogh s'était promené ; il ira se recueillir sur les tombes des deux frères, Vincent et Théo.



En 1908, l'année même de l'achat de l'abbaye de Fontfroide, Fayet achètera encore trois toiles de Van Gogh : *Les maisons blanches aux Saintes Maries*, *les Marronniers en fleurs d'Auvers*, et la copie de *La Piéta* de Delacroix. Il ne se séparera pas de ses Van Gogh qui restèrent dans sa collection jusqu'à sa mort.

Par contre, des toiles Impressionnistes qu'il avait d'abord achetées, Fayet ne conservera que les sept Renoir qui datent de la première partie de la carrière de l'artiste ; pas une seule œuvre de la période tardive. Ce qu'il aime, c'est la *Place de la Trinité* de 1875, *Madame Choquet lisant* de 1876, et l'exquise petite toile de *La Lecture* de 1877 qui représente le frère de Renoir, Edmond, avec l'un de ses modèles favoris du début de sa carrière, la jeune Margot Legrand, si Fayet conserve ses Renoir, il se sépara des paysages de Monet et de Pissarro- et même de ses pastels de Degas.

Et Cézanne, le maître qu'il admire mais pour lequel il n'éprouve pas cette sympathie profonde qu'il a pour Gauguin ou pour Redon. Huit Cézanne, dont *La Toilette* de la collection Barnes, les *Pétunias* de la collection Bührle à Zurich, la *Grande Nature morte au compotier* de la Ny Carlsberg Glyptotek de Copenhague, le *Grand Pin* du musée de Sao Paolo, ... Mais arrêtons cette énumération, pour regarder l'œuvre particulièrement célèbre de la collection Fayet, le superbe *Autoportrait au bonnet blanc* qu'il acheta en 1901 chez Vollard donc du vivant de Cézanne.



Peut-être est-il intéressant de noter que la toile fut acquise 4.500 Francs, à un prix bien supérieur aux œuvres de Van Gogh qu'il a acheté 3.000 Francs et de Gauguin ; pour l'immense panneau *D'où venons-nous ?* Vollard demandait 1.500 Francs.

Fayet suivait avec attention l'évolution de ces jeunes peintres qu'il avait connus chez Odilon Redon, et qui, à partir de 1905, étaient devenus des familiers de la rue de Bellechasse : Maurice Denis dont il préférait les scènes familiales aux sujets mystiques - Vuillard, à qui il commande le *Portrait de Madame Fayet* - Signac- mais surtout Bonnard, le préféré. Fayet a été l'un des premiers à acheter le *Parallèlement* de Verlaine publié en 1901 par Vollard avec les admirables dessins de Bonnard. Outre toute l'œuvre lithographique de Bonnard, Fayet acquière de nombreuses toiles tableaux et lui commanda des œuvres ; en 1913, la collection comptait vingt-quatre Bonnard, dont ce chef d'œuvre acquis en mai 1906 ; *La Place Clichy* toile importante par ses dimensions, par l'actualité du sujet, par la qualité des gris et des bleutés qui font chanter les roses soutenus.





Il est intéressant de souligner que c'est Matisse que Fayet considère comme l'artiste le plus doué de sa génération, et Redon sur ce point est d'accord avec lui. Pour eux Matisse est le Prince des Fauves, le Fauvissime révélé par le Salon d'Automne de 1905. Fayet était en relations d'amitié avec Matisse dès 1900, allant le voir souvent dans son cinquième étage du 19 quai Saint-Michel, et, dès cette date, lui commandait des tableaux. Et c'est en compagnie de Matisse et de Maurice Fabre que Fayet va visiter la collection Stein, 27 rue de Fleurus. Certes, Fayet s'intéresse aux Derain fauves, achetant à Vollard en 1906 trois paysages de Derain- certes, il a possédé en 1907 quatre des plus beaux Marquet, dont ces œuvres maîtresses que sont *Le Pavillon bleu à Saint-Cloud*, et *Les drapeaux de juillet au Havre* - mais c'est toujours à Matisse qu'il revient. En janvier 1906, ce sont les paysages de Collioure par Matisse qu'il achète à l'atelier ; en avril 1906, à la fermeture de l'Exposition Matisse chez Druet, c'est *La grande Nature morte*. A l'automne 1906, quand Fayet, qui a prêté ses Gauguin au salon d'Automne, s'attriste de sa maison vide, il n'achète pas moins de onze Matisse, dont sa superbe *Marguerite lisant* du musée de Grenoble et les *Tapis rouges* de l'Ermitage.

En 1908 la vie de Gustave et de Madeleine Fayet va se trouver profondément modifiée par l'acquisition de l'Abbaye de Fontfroide. Désormais la restauration de l'Abbaye, l'aménagement de ses bâtiments et de ses jardins deviennent pour Fayet la préoccupation dominante ; pour la première fois, il a une demeure à la mesure de son rêve. Mais il sera dans l'obligation de se séparer de certaines pièces majeures de sa collection ; en 1910 après avoir cédé le grand *Autoportrait* de Cézanne au musée de Berlin, il vend les sept peintures de Cézanne à Charles Pacquement. De Gauguin, il vend *La Femme au Mango* et *Rupe Rupe* à Tchoukine, et à un autre grand collectionneur russe, Morosoff, la célèbre *Nature morte aux oiseaux exotiques*. Dans son carnet, Fayet note avec mélancolie : « ce n'est pas posséder qui fait le bonheur. C'est acquérir ».

Certes, Fayet ne va pas cesser d'acheter des œuvres d'art, mais dans une autre perspective. De 1900 à 1908, il a démontré qu'il était un découvreur, c'est-à-dire celui qui sait deviner avant les autres, miser et gagner. Maintenant, il n'achètera plus que des œuvres qu'il aime et dont il n'entend plus se séparer : des Gauguin mais surtout des Redon. Car cette période de sa vie il l'a fait sous le signe d'Odilon Redon : admiration pour l'œuvre, vénération pour l'homme.

C'est chez Maurice Fabre que Fayet vit pour la première fois une œuvre de Redon : c'était la lithographie du *Pégase captif* ; il en fut, écrit-il, « littéralement bouleversé » ; il a raconté sa première visite à l'atelier de Redon et sa surprise de découvrir, dans le créateur de ces étranges images, un homme réservé et courtois, ayant beaucoup de traits communs dans son apparence, dans son maintien avec Mallarmé.



« J'achetai la lithographie tant convoitée pour le prix de 20 Francs, raconte Fayet, et Redon de me dire : « Ne trouvez-vous pas mon prix exagéré ? » Ah je fus vite séduit par Odilon Redon ajoute t-il. Il m'engagea si simplement à venir le voir de temps en temps, que j'use et abuse de cette permission. Je devins vite son ami ». Fayet se rend souvent aux réunions du vendredi autour de Redon, avenue de Wagram ; il retrouve Maurice



Fabre, Ravel et Déodat de Séverac, Ricardo Viñes, les collectionneurs Arthur Fontaine, et Robert de Domecy, la belle et intelligente Misia, les peintres Bonnard, Vuillard, et Maurice Denis, qui appelle Redon : « notre Mallarmé ».

Fayet fut d'abord un fervent amateur des *Noirs* de Redon, les fusains et les lithographies exécutés par le visionnaire avant 1900 dont-il réunit le plus célèbre ensemble.

Cet inconditionnel des *Noirs* n'a pas vu sans regrets la couleur s'introduire dans une œuvre jusque là vouée aux seules ressources du Blanc et du Noir. Mais Fayet était trop naturellement épris de couleurs, de lumière et de joie pour rester longtemps insensible à ce nouvel aspect de l'art de Redon. Il est d'abord attiré par la transposition colorée de certains thèmes des *Noirs* comme la célèbre *Mort verte*, reprenant le sujet de la lithographie de 1888 dont Mallarmé écrivait à Redon : « Me voici stupéfié par cette Mort, squelette en haut, en bas enroulement puissant, tel qu'on le devine ne finir ; je ne crois pas qu'artiste en eut fait, ou poète rêvé, image aussi absolue »

Peu à peu, Fayet découvre l'extraordinaire pouvoir du coloriste, qui met au service de ses visions les plus intenses la magie de couleurs ardentes et expressives, comme dans l'un des plus beaux pastels choisis par Fayet, *L'Épine rouge*.

Redon est le premier ami invité à séjourner à Fontfroide dès septembre 1908 : « Oh ! dit-il à Fayet le lendemain de son arrivée, ces vieux murs si hauts, ces vieilles pierres, me font peur ... ». Redon se détend bientôt dans une atmosphère heureuse et amicale, mais l'inquiétude, toujours latente chez lui, se retrouvera dans la décoration de la bibliothèque de Fontfroide exécutée en 1910-1911, la plus importante et la plus significative de ses décorations intérieures.

D'un côté, le *Jour*, dans lequel Redon reprend le thème symbolique du char d'Apollon, qui lui a inspiré de nombreuses et admirables variations ; de l'autre côté, la *Nuit*, avec ses métamorphoses et ses sortilèges, que viennent conjurer les visages amis, en particulier ceux de Madeleine et de Simone Fayet au centre ; et, à droite, la Tête de Schumann.

Une dernière image s'impose. Noël 1915 réunit Redon et Fayet à Fontfroide, quelques mois avant la mort de Redon. L'un et l'autre ont un fils au front, et la tristesse est présente. Mais Fayet se met au piano, Redon emprunte son violon à Yseult ; et entre la *Nuit* et le *Jour* de la Bibliothèque, tous deux interprètent pendant toute la journée, sous le portrait de Schumann, une sonate de Schumann.

-----